

Les repas à la campagne : (suite et fin)

Autor(en): **A.C.-R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 44

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Passons à la conclusion de la formule, conclusion bien séparée du reste, et qui seule est répétée par celui qui *emprôge*, tant qu'il y a encore quelqu'un au cercle; cette conclusion: *Tant est la feuille mouillée qu'enfin elle tombe*, est un proverbe aujourd'hui perdu et qui a la plus grande analogie avec: *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise*. ou, comme on disait au moyen-âge: *Tant va le pot à l'eau que le cul y demeure*. Nulle part nous n'avons rencontré de traces du proverbe de l'*emprô* qui est une figure ingénieusement empruntée à la vie des feuilles, dont la chute est toujours activée par le contact des rosées et des pluies. De la même manière que la feuille tombe pour avoir été souvent touchée par l'eau, le joueur *tombera* ou *sortira* du jeu à force d'être touché par celui qui *emprôge*. L'orthographe *folhie molhie* que nous adoptons pour les deux mots traduits par feuille mouillée, pourrait se justifier par plus d'une autorité écrite remontant jusqu'au règne de saint Louis et même au delà; bornons-nous à rappeler que nous prononçons toujours *folh*; que nos petits bergers célèbrent encore, le premier mai, la réjouissance du *folhin*, où l'un deux se travestit en se couvrant de rameaux garnis de feuilles nouvelles; que nous donnons le noms de *mollhion* à la salamandre et celui de *remollhions* à des pièces de vêtements composés de tissus qui craignent la lessive ordinaire et qu'on est obligé de *mouiller* et de *remouiller* dans une lessive plus faible pour pouvoir les laver sans dommage.

Tant est chu ou *tant est clou*, comme prononcent quelques personnes, paraît légèrement altéré; on disait probablement à l'origine: *que tout est chu*. Le premier mot est parti par élision et *tout* s'est changé en *tant*; le sens n'en est pas moins reconnaissable, *chu* est un temps du verbe *clore*, employé dans le sens figuré de *finir*, *terminer*, en un mot *tout est chu* n'est qu'une ancienne forme de *tout est fini*.

(Reproduction interdite.) JOHN BLAVIGNAC.

Les repas à la campagne.

(Suite et fin.)

Les farces, les plaisanteries innocentes sont de mode dans ces repas champêtres. C'est là que se fait jour la fine gausserie villageoise, sans que cela paraisse le moins du monde. Jeunes gars et jeunes jouvencelles rivalisent de coups de langue aussi bien que de coups de fourchette. Les jeunes garçons, surtout, montrent beaucoup d'acharnement à enlever aux jeunes filles leur dernière bouchée, à boire le restant de leur verre (quand il y en a) afin, disent-ils, de connaître leurs pensées.

Ce n'est pas là qu'il faut aller chercher le décorum et l'étiquette, et, cependant, jamais on ne dina mieux. Ordinairement on boit tous dans le même verre, à la ronde. Chacun se sert à volonté au plat qui, quelquefois même, selon ce qu'il contient, sert aussi d'assiette

commune. Le dessert est une chose généralement inconnue à cette table champêtre. Le campagnard n'y songe guère, et, cependant, les fruits ne lui manquent pas quand, en automne, dans ces belles journées où l'on dépouille joyeusement les vergers de leurs richesses, la table est mise auprès des montagnes de pommes et de poires appétissantes ou de noix fraîches cueillies.

Au dîner succède le goûter, à quatre heures environ pour les hommes, car les femmes n'auraient pu attendre aussi longtemps le café tant désiré qui *mijotait* depuis midi au coin du feu!

Le goûter consiste le plus souvent en café au lait convenablement nourri de pain, et dans lequel la cuiller peut se tenir droite.

Dans quelques localités, au pied du Jura, par exemple, le goûter se nomme le *marandon*. « Ai vo marindenà? » vous crie une bonne vieille voisine en vous offrant une tasse de café, car le café, dans les contrées non-vinicoles du canton, sert à remplacer le vin: on l'offre comme à Lavaux un verre de nouveau; aussi, toute la journée la cafetière est sur le feu, c'est donc une forte dépense qui se fait souvent *en cachette* du mari: « *in catzon de noutr' homo*, » comme dit la rusée villageoise qui ne vous invite pas moins avec un sourire gracieux et en vous disant: « *Volliai-vos ackséta ona tassa, lé dau tot bon*, » cela avec le ton du vigneron qui vous dit: « *hé ona fena gotta!* »

Après le goûter vient le souper, qui consiste en une nourrissante soupe aux légumes et... aux pommes de terre, cela va sans dire! Comme le goûter est peu substantiel, au souper, la faim est de la partie; aussi n'est-il pas rare de voir un travailleur faire disparaître deux ou trois grosses assiettes de soupe qui, du reste est vite digérée. Le fromage ou la viande froide termine le souper qui élôt la série des repas de la journée.

Ah! j'en oublie encore un. Dans certaines maisons on fait encore un repas avant de se mettre au lit, après la veillée: c'est le *repousséon*. Il consiste en un morceau qu'on mange sur le pouce, probablement afin que l'estomac ne s'ennuie pas pendant la nuit!

Ainsi le nombre des repas varie donc selon les localités ou les maisons de six à sept. C'est assez raisonnable! Cependant le jour du dimanche, les repas *additionnels* n'ont pas lieu: il n'y a qu'un déjeuner et pas de dix heures. Les autres sont plus soignés, plus succulents. Le pot au feu ou le rôti remplace la viande de l'ordinaire. Au goûter on se permet l'usage du sucre, du miel ou des confitures et même du thé, surtout lorsqu'il y a quelques invités. Au déjeuner, le chocolat remplace quelquefois le café. Le gâteau (*la tâtra*, *lo quegnu*, suivant les patois) est presque toujours de la partie. On en fait une grande consommation dans nos campagnes; il est excellent, nous en appelons à nos citadins qui en ont tâté.

En résumé, le campagnard vaudois vit très-bien; même, je ne crains pas d'affirmer qu'il n'y a pas de pays où le paysan vive mieux que chez nous. C'est

une preuve de l'aisance et de la prospérité qui règnent dans notre beau pays. Dieu veuille les lui conserver toujours et que ses habitants s'en rendent dignes!

A. C.-R.

Paris, le 22 septembre 1865.

L'événement du jour est le terrible coup que vient de recevoir le *spiritisme* et avec lui ses adhérents sincères ou intéressés. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler depuis longtemps des frères *Davenport*, deux Américains qui sont venus à Paris, encouragés par les succès qu'y avait obtenus leur compatriote *Hume*. Les journaux de Londres nous avaient apporté les récits enthousiastes des hauts faits réalisés par les esprits assez complaisants pour se mettre au service des deux frères; ceux-ci avaient eu soin de faire, au préalable, quelques séances dans un château voisin de Paris et de n'y admettre qu'un certain nombre d'élus; le *Moniteur du soir*, dont la mission est d'éclairer officiellement les populations et de travailler à l'œuvre d'aplatissement intellectuel et moral, en compagnie du *Petit journal* et de quelques autres publications à grand succès, le *Moniteur*, dis-je, avait eu soin de nous annoncer les frères Davenport comme des êtres ayant à leur disposition un pouvoir surnaturel. Vous comprendrez qu'avec une pareille réputation, le succès était assuré et que nous étions menacés d'une nouvelle épidémie de tables tournantes et d'esprits frappeurs.

Il y a huit jours, donc, qu'eut lieu à la salle Herz la première représentation publique; le prix d'entrée était de 25 fr.; peut-on jamais trop payer quand on va voir des esprits exécuter dans l'obscurité des farces toutes pareilles à celles que les jongleurs de l'Hippodrome effectuent chaque soir à la lumière du gaz. De quoi s'agit-il, en effet? Le voici.

Une armoire, dont la porte est percée d'une ouverture en forme de losange, renferme deux sièges et tous les instruments dont se compose ordinairement l'orchestre d'un charivari. Les deux frères sont solidement liés sur leurs sièges, par des personnages que personne n'oserait accuser de compères; on ferme l'armoire, on plonge la salle dans l'obscurité, et aussitôt on entend sortir de l'armoire une musique infernale, cloches, tambourins, instruments à corde et à vent, le tout à vous faire comprendre que les esprits qui travaillent si bien tiennent beaucoup plus de l'enfer que du ciel. On éclaire la salle, on ouvre l'armoire et l'on trouve les deux victimes débarrassées de leurs liens. Quelques sceptiques s'étaient approchés de la fameuse boîte aux esprits; l'un d'eux, ingénieur de profession, avait poussé l'audace jusqu'à vouloir pénétrer dans le sanctuaire pendant l'intervention surhumaine; quand on ouvrit l'armoire, on le trouva les cheveux en désordre et coiffé de l'un des tambourins qui avaient participé au vacarme.

Vous croyez, sans doute, que toute cette scène était

prise au sérieux par les spectateurs. Quelques personnes, il est vrai, parmi lesquelles on pouvait même compter des médecins, acceptaient parfaitement l'intervention dans l'armoire de la salle Herz, et à point nommé, d'esprits qui ne demandent sans doute pas mieux que de vivre en paix.

Mais la majeure partie de l'assistance était sceptique et le manifestait d'une façon au moins aussi bruyante que les suppôts des deux frères Davenport. Aussi vit-on bientôt poindre un, deux, dix, vingt sergents de ville, curieux d'assister à une aussi intéressante représentation et qui semblaient comme un essaim d'esprits pareils à ceux qui veillent à la tranquillité du bon peuple de Paris. Le tapage fut complet quand un monsieur qui se trouvait sur la scène eut, d'un coup de poing, brisé une traverse de l'armoire et découvert ainsi l'une des *ficelles* que les esprits mettaient en mouvement. Il fallut promettre de rendre l'argent à la porte et... chacun s'empressa de la gagner.

La défaite était bruyante et complète; elle le fut bien davantage quand hier soir, M. Robin, le célèbre et habile physicien du boulevard du Temple, entreprit de prouver à l'élite de la population parisienne, qu'il avait conviée ce jour-là, que tout ce que faisaient les esprits des frères Davenport, il pouvait le faire lui-même sans autre intervention que celle de son domestique. Vous dire les acclamations qui ont accueilli l'expérience de M. Robin et l'hilarité continue qui se donnait carrière pendant que le personnage attaché dans l'armoire, (mais dans l'armoire ouverte et visible pour tous), se démenait après s'être débarrassé de ses liens et mettait tout en mouvement, vous ne sauriez le croire.

M. Robin avait eu soin de ne pas faire mieux que les spirites américains, mais de faire exactement comme eux, ni plus ni moins. Tous les tièdes, qui auraient voulu croire et ne pas croire, se sentaient soulagés d'un affreux cauchemar en voyant qu'il n'était besoin ni du Dante, de Voltaire, Néron ou Socrate pour faire du bruit dans une caisse, et qu'il n'est pas nécessaire surtout de payer 25 ou 50 fr. pour se faire traiter en imbécille. M. Robin a rendu un bon et utile service à la science d'abord, à la raison et surtout à la santé publique qui se ressent toujours, à dose plus ou moins forte, de l'exploitation de la crédulité humaine par les médiums, les spirites et autres gens qui ne sont pas même toujours d'habiles prestidigitateurs.

La campagne des frères Davenport au milieu de nous aura été courte; j'espère que le retentissement qu'elle a eu au loin permettra à ces deux messieurs de se dégager des liens qui les attachaient au surnaturel pour se montrer ce qu'ils sont, de petits saltimbanques propres à l'amusement des badauds de la foire, entre une somnambule et un veau à deux têtes. Il est vrai qu'ils y gagneront moins d'argent.

V.

Nous croyons devoir compléter la description que nous avons donnée, dans notre dernier numéro, de